

1940 ; pour les autres secteurs de l'industrie lourde, c'est en 1947 ou 1948 que le quatrième plan quinquennal prévoit le rétablissement du niveau de 1940. La production pétrolière a accentué sa tendance à la baisse. La chute de la production de l'industrie légère a été plus accentuée, vu la concentration de l'industrie sur les tâches militaires durant la guerre. Dans beaucoup de secteurs de l'industrie légère, la production avait été complètement arrêtée. La chute de la productivité du travail a été déterminée à la fois par la perte des couches ouvrières expérimentées et qualifiées et leur remplacement par des couches paysannes mobilisées de force ou des femmes et par l'abaissement terrible du niveau de vie des masses. Le nombre des ouvriers incapables d'accomplir leur « norme » a augmenté sans cesse, d'après l'aveu même de Kousnetzof, dirigeant des syndicats soviétiques, et il oscillait en 1944 entre 30 et 40 %. Le nombre des accidents de travail augmentait, malgré la diminution à la fois du rythme du travail et de la qualité des produits (1). Quant à sa structure, la crise de l'industrie — crise de production, crise d'outillage, crise de main-d'œuvre — trouvait son reflet dans l'apparition de tendances centrifuges qui marquaient une régression très nette sur l'économie planifiée d'avant guerre.

a) L'industrie légère, surtout l'industrie alimentaire et l'industrie de vêtements et de souliers s'organisèrent — souvent sous forme artisanale — sur le plan local, avec des ressources locales.

b) Dans l'industrie lourde, le calcul préalable des coûts de production fut aboli dès 1941. L'absence d'un plan industriel général accentuait à la fois les tendances à l'indépendance des trusts — qui commencèrent à se donner directement des commandes sans passer par les instances centrales de l'Etat — et les tendances à l'indépendance de la part des bureaucrates supérieurs dans l'industrie.

2. — Sur le plan financier, la guerre a nettement été marquée par une accentuation des tendances inflationnistes. Tandis que le montant nominal des salaires augmentait par suite de l'augmentation des heures de travail, la masse des produits de consommation qu'on pouvait acheter avec ces salaires tombait verticalement. Le gouvernement soviétique essaya de combattre les tendances inflationnistes par deux méthodes d'absorption de la monnaie-papier.

a) Par l'émission d'une série d'emprunts de guerre, remboursables, et

(1) Il faut ajouter comme facteur accentuant la crise industrielle, la crise des transports. Plus de la moitié des lignes de chemins de fer des régions occupées étant détruites (65.000 kilomètres de rails, 4.100 gares, 36.000 centres de poste), un correspondant anglais relate encore, en juillet 1946, l'impossibilité pour le système des transports soviétiques surchargé de supporter le poids d'un trafic avec l'étranger, si minime soit-il. La désorganisation du système de transport a conduit à la destruction d'une importante partie de l'outillage des pays occupés transporté en Russie.

donnant un intérêt variant entre 3 et 6 % (emprunts transmissibles aux héritiers). Cela a conduit à la formation d'un véritable groupe de rentiers d'Etat et constitue un pas important sur la voie de l'accumulation primitive.

b) Par l'ouverture des magasins de « vente libre » des produits rationnés à des prix souvent 50 ou 100 fois plus élevés que les produits « rationnés ». Il faut ajouter qu'un corollaire des « magasins commerciaux » de l'Etat fut le développement du « Rynok » ou marché libre paysan, où les prix opérèrent également une montée vertigineuse. Ce phénomène, comme d'ailleurs l'ensemble de l'inflation, résulta en une redistribution du revenu national en faveur des paysans, ou plutôt des couches aisées dans les kolkhoses.

3. — Sur le plan de l'agriculture, le régime soviétique passa par une crise terrible qui mit en danger l'existence même de l'agriculture collectivisée. La guerre détruisit 98.000 kolkhoses, 1.876 sovkozoes et 2.890 stations de tracteurs. La production agricole, d'après un correspondant particulièrement bien informé de l'« Economist » (1), est descendue à ce qu'elle était en 1932, après la grande crise sociale dans les villages. Cette chute de la production agricole est clairement indiquée par le fait que le quatrième plan quinquennal prévoit pour 1950 pour toute la Russie, y compris tous les territoires annexés, une production de blé seulement 7 % plus grande qu'en 1940, et pour la production des betteraves sucrières, un chiffre de 17 % inférieur à celui de 1940. La situation du cheptel est encore plus catastrophique : le nombre de chevaux a diminué entre 1938 et 1945 de 17,5 millions à 10,5 millions ; le nombre de bêtes à cornes de 63,2 millions à 47 millions ; le nombre de chèvres et moutons de 102,5 à 69,4 millions et le nombre de porcs de 30,6 à 10,4 millions. Enfin, de tous les tracteurs présents dans les anciennes régions occupées par l'armée allemande, à peine 3 % (3.500 sur 130.000) ont pu être sauvés.

A cette crise de production et de matériel correspondait une violente crise de structure :

a) Dès le début de la guerre les sovkozoes disparurent en pratique.

b) Le processus de l'accumulation primitive de la part des couches supérieures dans les kolkhoses fit de rapides progrès, par suite du développement du « marché libre », de la crise alimentaire, de la pénurie de produits de consommation, de sorte que la liaison entre la ville et les campagnes se relâcha. Le signe extérieur le plus tangible du progrès de l'accumulation primitive fut l'apparition des « kolkhozniks millionnaires » et les formidables subsides financiers que la paysannerie donna au clergé (apparition de popes et évêques millionnaires).

c) L'enrichissement des couches supérieures dans les kolkhoses, expression d'un processus de différenciation sociale dans l'agriculture, produisait dans les

(1) Economist 20-7-1946.

conditions concrètes déterminées le développement d'un marché paysan propre, de plus en plus indépendant de l'économie planifiée. Dès 1941, de nombreux kolkhoses ne passaient plus de commandes aux stations étatiques de tracteurs, c'est-à-dire ne livraient plus de grain à l'Etat. Dès la veille de la guerre, les kolkhoses, c'est-à-dire leurs couches supérieures, commencèrent à déterminer eux-mêmes la superficie des différentes emblavures ; à mesure que le marché « libre » se développait, s'accroissait la tendance à développer surtout les cultures et élevages rapportant gros sur le marché libre, aux dépens de la production du blé.

d) Les plus graves convulsions cependant, l'agriculture soviétique les connut dans les anciennes régions occupées. Le partage des terres par l'impérialisme allemand y avait laissé de profondes traces dans la conscience de la paysannerie. La destruction complète de la base matérielle de la collectivisation — la mécanisation de l'agriculture — le remplacement du tracteur et du cheval par la vache et l'homme, (quand ce ne fut pas la femme !) devant la charrue, la pénurie extrême de la main-d'œuvre, la pénurie extrême d'engrais (1) et même de semences, tout cela conduisit à la fois au rétrécissement de la base de l'agriculture et à une transformation de sa structure. Le paysan se contenta en général de labourer péniblement son propre lopin de terre, en laissant en friche la terre des kolkhoses. Là où il possédait un peu plus de moyens et là où l'Etat avait imposé de force le travail sur les terres collectives, les paysans cossus choisirent les meilleures de celles-ci, les annexèrent à leur propre lopin et continuèrent l'exploitation sur une base individuelle. Le travail collectif avait pour ainsi dire disparu !

4. — Sur le plan social et politique, la bureaucratie se vit à la fois attaquée de droite et de gauche.

A sa droite, les directeurs de trusts devenus de plus en plus indépendants, les couches supérieures dans les kolkhoses et la nouvelle caste militaire exercèrent une puissante pression sur la bureaucratie du parti, accentuant ses tendances droitières résultant de sa peur de mener la guerre en faisant appel aux instincts révolutionnaires des masses. La bureaucratie fut ainsi amenée à faire de très larges concessions aux tendances petites-bourgeoises et pro-capitalistes, qui cadraient plus ou moins avec sa politique générale « d'alliance » avec les impérialismes anglais et américain sur le plan international, de « garanties » sur son abandon de perspectives révolutionnaires, etc.

a) Le droit d'héritage fut fortement étendu, le testament rétabli, la possibilité d'une transmission d'une plus grande quantité de biens à travers des hommes de paille rendue possible.

b) L'Eglise orthodoxe rétablie, tout

(1) Un correspondant du « Times » visitant l'Ukraine au printemps 1945 déclara que 90 % des travailleurs de kolkhoses étaient des femmes.

en constituant une arme provisoire de l'Etat et en s'adaptant aux intérêts de la bureaucratie, devient le centre de ralliement de toutes les forces conservatrices.

c) La propagation du « marxisme-léninisme » disparaît de l'avant-plan. L'idéologie officielle se base sur un chauvinisme des plus réactionnaires, s'identifiant avec tous les héros tzaristes et télescopant dans le passé ses sentiments contre-révolutionnaires (Stenka Razyne et les autres héros populaires russes, représentant les insurrections et les révoltes passées contre le tsarisme, sont représentés comme des éléments nuisibles « sapant l'autorité de l'Etat »).

d) Le corps nouveau d'officiers acquiert une grande indépendance et est, en fait, grandement soustrait au contrôle du parti. Les commissaires politiques sont éliminés, l'unité de commandement rétablie, le Guépéou n'a plus le droit d'intervention dans l'armée, les officiers accumulent des privilèges et des droits nouveaux (entre autres de fusiller sur place sans autre forme de procès tout déserteur ou soldat pris en flagrant délit de vol).

A la gauche de la bureaucratie, c'est surtout vers la fin de la guerre que la pression des masses commence à s'accroître. La veille de la guerre et son déclenchement ont signifié pour les masses soviétiques une accumulation terrible de souffrances et de privations, comparables seulement à celles de la guerre civile. En 1940, déjà la semaine de 35 heures (5 jours de 7 heures) fut remplacée par celle de 48 heures (6 jours de 8 heures) ; cela signifiait seulement une réduction de salaire de plus de 10 % (différence pour 7 heures entre salaire simple et salaire d'heures supplémentaires), car la véritable durée de travail était de 10 heures par jour. Cette réduction de salaire ne constituait qu'un anneau dans la chaîne pour la bureaucratie, car des diminutions officielles se succédèrent de décembre 1938 à janvier 1939 et à juin 1940. A côté de cela, toute une série de mesures répressives, les unes plus infâmes que les autres, furent introduites pour empêcher l'exode vers la campagne. Des décrets, successivement, instaurèrent le « livret de travail », donnèrent au directeur d'entreprise seul le droit de laisser partir un ouvrier de son travail, firent payer par des amendes égales à 20 % de réduction de salaires des retards d'un quart d'heure à l'arrivée au travail et imposèrent même la sanction de retrait de la carte de ravitaillement et de logement aux ouvriers qui avaient plus de trois condamnations inscrites sur leur livret.

La mesure dans laquelle le standing de vie des masses a été abaissé pendant la guerre est difficile à mesurer. Le produit de la taxe de transmission — qui greffe chaque achat en U.R.S.S. et constitue la ressource la plus importante à une près du budget soviétique — a diminué de 50 % en 1944 par rapport à 1940. Si l'on tient compte de l'inflation, on peut dire sans crainte que

la consommation des masses fut comprimée pendant la guerre à plus de la moitié de son niveau d'avant guerre. Encore faut-il savoir que le prolétariat fut plus touché que la paysannerie, et faut-il connaître le misérable « standing » de l'ouvrier soviétique en 1940 pour se faire une idée de ce que cette compression signifie en réalité.

Le facteur qui avait essentiellement paralysé le prolétariat russe depuis 1923 et qui avait permis l'écrasement de l'avant-garde par le Guépéou était le découragement et la désillusion, produits de l'échec de la révolution mondiale et du bas niveau des forces productives dans la Russie d'après la guerre civile. Malgré les énormes privations que la deuxième guerre mondiale a signifié pour le prolétariat, malgré la saignée terrible que constitue la perte de 4 à 5 millions d'ouvriers, la guerre victorieuse a sans aucun doute renouvelé le courage, l'esprit d'initiative, la décision des masses laborieuses et leur confiance dans leurs propres forces. Les ouvriers qui, sortant de leurs usines à Rostov, à Moscou, à Leningrad et à Stalingrad, arrêtèrent puis firent battre en retraite l'armée capitaliste la plus puissante que le monde ait jamais vue, commencèrent à élever la voix, à protester contre l'inégalité sociale (1), à réclamer avec insistance une amélioration de la situation alimentaire, à exiger plus de vêtements, plus de souliers, plus d'objets de consommation. Toute la campagne électorale de janvier-février 1946 reflète ces cris et essaye de donner un minimum de satisfaction aux masses (voir plus loin).

(1) Un fameux exemple est le discours de Kalinine du 7-11-45 où il raconte une anecdote d'une femme ouvrière interrompant un de ses discours, se plaignant qu'elle n'a pas de bottes tandis que lui en a ! Le fait que Kalinine a dû mentionner cet incident prouve qu'il est caractéristique et qu'il reflète des centaines sinon des milliers d'interruptions analogues de discours de Kalinines locaux et régionaux.

2). — LE NOUVEAU « COURS A GAUCHE »

Dès que la défaite de l'Allemagne impérialiste sembla assurée, la bureaucratie se retourna brusquement vers la solution primordiale de ses difficultés intérieures. Elle fit ce tournant sous l'emprise de la panique, poussée par des forces dont elle n'avait pu prévoir la pression, ni comprendre l'orientation. La crise soviétique de 1944-45, ressemblait, à beaucoup de points de vue, à celle de 1927-28 ; la bureaucratie commença à lui donner une « solution », effrayée par les difficultés, incapable de suivre des vues larges, combinant des méthodes policières barbares avec une politique de petites concessions aux masses, vivant d'expédients, au jour le jour.

Malgré l'application de ces méthodes bureaucratiques, il s'agissait pour Staline, en 1944-45 comme en 1927, fondamentalement de la défense et de l'affermissement de la propriété collective. Constituant économiquement et socialement une offensive contre la droite, la

Le mécontentement populaire a trouvé une voie d'expression particulièrement efficace dans l'armée. Toute l'année 1945 est caractérisée par une violente crise de discipline. Les déserteurs, dit un correspondant de l'Observer de Londres, se chiffraient par plus d'un million. La multiplication des actes d'indiscipline, d'insubordination, de vol et de pillage à « titre privé » et la formation de bandes de brigands sur une grande échelle ont forcé la bureaucratie à accélérer le processus de démobilisation, mais elle s'est en même temps appuyée sur ces faits pour combattre les tendances trop indépendantes de la caste militaire (voir plus loin).

5. — Enfin, sur le plan national, la guerre a démontré clairement la pulsance de tendances centrifuges en U.R.S.S. Les cas les plus connus d'actions anti-soviétiques de la part de nationalités tout entières sont les suivants :

a) Les Tartares de la Crimée et les Kalmoukes, les Tchétchènes, les Ingouches, les Kabardines et les Balkares, cinq peuplades habitant les régions comprises entre le Caucase et la steppe des Kalmoukes, se rangèrent du côté allemand, participèrent à la guerre contre l'U.R.S.S. et firent des interventions particulièrement féroces contre les partisans. La répression fut barbare. Les républiques et territoires autonomes de ces peuplades furent rayés de la carte et l'ensemble des habitants déportés en Sibérie.

b) Dans la région de Wladikawkaz (dans le Caucase), Kaganovitch écrasa un soulèvement local à l'aide du Guépéou (Neue Zürcher Zeitung, 28-6-1946, reproduit de l'organe menchevik « Sozialistichensky Vestnik »).

c) La raison de l'envoi de Berya en Géorgie semble avoir été l'apparition de mouvements séparatistes qu'il aurait pu ramener au calme par des pourparlers et des promesses.

solution bureaucratique de la crise soviétique comportait fatalement une tentative de renforcer encore davantage l'emprise de l'Etat, c'est-à-dire du Guépéou, sur toute la vie sociale. Le fait nouveau par rapport à 1927, c'est la nécessité pour la bureaucratie de tenir compte de l'état d'esprit des masses.

Sans aucun doute, Staline a réussi globalement à surmonter la crise, et une consolidation relative et momentanée du régime s'ensuivit. Mais cette consolidation n'a rien à faire avec l'aboutissement à un « stade nouveau », à un « nouvel Etat exploitateur », ou à une nouvelle « société de classe ». Elle est, fondamentalement, le résultat de deux facteurs, comme lors des premiers plans quinquennaux : d'un côté les succès économiques indéniables sont le résultat des avantages et de la dynamique des rapports de production soviétiques ; d'autre part, une certaine stabilisation du bonapartisme stalinien ré-